

## L'Amérique de Thomas Jefferson : entre rêve et illusion ?

Pierre-François Peirano

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/278>

DOI : [10.4000/lcc.278](https://doi.org/10.4000/lcc.278)

ISSN : 2430-4247

**Éditeur**

Université Aix-Marseille (AMU)

**Référence électronique**

Pierre-François Peirano, « L'Amérique de Thomas Jefferson : entre rêve et illusion ? », *Les chantiers de la création* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2015, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.278>

---

Tous droits réservés

## L'Amérique de Thomas Jefferson : entre rêve et illusion ?

Pierre-François PEIRANO, Aix-Marseille Université.

Dans son ouvrage consacré aux mythes fondateurs de la nation américaine, Elise Marienstras affirme :

Les Américains ont eu le sentiment d'avoir été élus pour recommencer le monde sur un territoire exceptionnel qui leur était de tout temps destiné. On comprend qu'aient fleuri les multiples visions optimistes du futur, semblables à des utopies, mais à des utopies réalisables. La nation, lorsqu'il s'agit de lui donner forme, peut apparaître, chez un Franklin, un Jefferson ou un Thomas Paine, comme une re-crédation du monde en Amérique et à partir de l'Amérique. (310)

Parmi les trois hommes qui viennent d'être cités, l'accent sera mis sur les idées de Thomas Jefferson, Père Fondateur de la nation américaine et président des États-Unis de 1801 à 1809. Il est coutume d'affirmer qu'il initia l'extension du territoire de la Jeune République<sup>1</sup> (en particulier, par l'achat de la Louisiane, en 1803), mais il convient de se garder de toute idée préconçue en ce domaine. À l'étude de sa correspondance et des idées dominantes de la fin du XVIIIe siècle, ses projets furent façonnés par des idéologies aussi riches que diverses, qui apparentent les idées de Jefferson à un rêve aussi bien qu'à une construction chimérique — au sens étymologique du terme, celui d'un assemblage de notions contradictoires. Il est vrai que de nombreuses contradictions peuvent être relevées dans ses écrits mêmes, mais le caractère unique de la pensée de Jefferson est d'autant plus capital qu'il ne se préoccupait pas de visées purement théoriques : il accéda aux plus hautes fonctions de l'État et entreprit de mettre en œuvre les principes auxquels il restait attaché, tentant de conférer une nouvelle dimension aux États-Unis. Ses projets et ses « rêves » s'inscrivent donc dans les débats politiques de l'époque et concernent une grande variété de domaines. Le résultat de ces tentatives, avec le recul, se révéla être très mitigé, mais l'esprit de Jefferson n'en a pas moins persisté dans l'histoire des idées, faisant naître un espoir garant de la vitalité de la nation américaine. Cette communication se divise donc en trois parties. La première, consacrée aux idées et aux rêves de Jefferson, sera étayée par ses écrits ; la deuxième traitera des tentatives de mises en œuvre de ses idées ; enfin, la troisième s'attachera à démontrer la persistance des « rêves jeffersoniens » — au détriment, même, de la vérité historique.

---

<sup>1</sup> L'expression de « Jeune République » (*Early Republic*) renvoie aux premières décennies d'indépendance des États-Unis d'Amérique, de la prise de fonction de George Washington en tant que premier président, en 1789, jusqu'aux premières décennies du XIXe siècle.

## 1. Les écrits de Jefferson, reflets de ses aspirations et de ses rêves.

Présenter l'ensemble des idées à l'œuvre dans l'esprit de Jefferson relève de la gageure, d'autant que nombre de ses opinions évoluèrent au fil du temps. Néanmoins, les fils directeurs apparaissent clairement dans cet entrelacs. Le premier reste, bien entendu, le mouvement des Lumières, qui influença les principes de gouvernement qu'il prônait, allant de pair avec l'idée de progrès humain et le besoin d'instruire la plus grande partie de la population. Dans une lettre du 13 août 1786, il écrivit à George Wythe : « Prêchez, cher Monsieur, une croisade contre l'ignorance. Établissez et améliorez la loi, pour éduquer les gens du peuple » (Jefferson 859).<sup>2</sup> On retrouve aussi l'influence des Lumières dans son besoin de logique et son goût pour la classification, un élément capital dans le besoin de connaissance du territoire, corollaire du rêve à l'époque. En effet, si Jefferson pensait que les États unis naissants étaient voués à un destin glorieux, il restait une tâche majeure à accomplir : explorer les régions toujours inconnues du continent nord-américain et déterminer leur nature. Sans cela, il n'existerait aucun fondement solide à la projection des idéaux qui l'animaient. L'historien David Lavender voit dans ce besoin de classification l'influence du naturaliste Carl von Linné : « L'univers, croyait [Jefferson], était ordonné. Le travail d'un scientifique [...] était de découvrir cet ordre et de l'incorporer dans les modèles de pensée développés par les érudits de l'époque, par exemple, par Carl Linné, le grand botaniste et taxinomiste suédois » (29).<sup>3</sup>

Les *Notes sur l'État de Virginie*, rédigées par Jefferson et publiées en 1784, témoignent de ce besoin de connaissance scientifique d'un territoire donné. Divisé en diverses requêtes, l'ouvrage dresse un inventaire aussi exhaustif que possible de la géographie et de la population de cet État. Dans la requête VI, consacrée aux espèces minérales, végétales et animales que l'on trouvait à l'époque en Virginie, Jefferson a ainsi recours à plusieurs tableaux pour classer les différents éléments — tout comme dans la requête XI, consacrée aux nations amérindiennes.

Le souhait de Jefferson était qu'une classification semblable soit entreprise pour l'ensemble du continent. Des zones d'ombre persistaient quant à sa véritable nature et le continent nord-américain était donc un espace propice à la projection de diverses idéologies

---

<sup>2</sup> “Preach, my dear Sir, a crusade against ignorance; establish & improve the law for educating the common people.”

<sup>3</sup> “The universe, [Jefferson] believed, was an orderly place. A scientist’s job [...] was to discover that order and fit it into the systematized patterns developed by the learned men of the time – for example, by the great Swedish botanist and taxonomist, Karl Linné.”

s'apparentant à un rêve, puisque l'inconnu suscitait encore les théories les plus audacieuses. Dans l'esprit de Jefferson, elles procédaient de diverses idéologies. La première était l'anglo-saxonisme, un mouvement dont l'origine est à situer dans l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle. Des parlementaires opposèrent à la corruption de l'époque un « âge d'or » du gouvernement anglo-saxon, auquel l'invasion normande de 1066 aurait porté un coup fatal. Dans les décennies qui suivirent, ces idées traversèrent l'Océan Atlantique. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée dominante devint celle que les Anglo-Saxons avaient la mission divine d'étendre leur modèle de civilisation à la surface entière du globe, en suivant la course du Soleil. Le but était de revenir en Inde, berceau mythique de cette civilisation, et de contribuer au progrès de l'humanité. En cela, il y a bien un lien entre l'anglo-saxonisme et les Lumières et plusieurs lettres écrites par Jefferson montrent qu'il en partageait les théories. Dans une lettre du 25 janvier 1786, on trouve l'idée selon laquelle « Notre confédération doit être considérée comme le nid à partir duquel toute l'Amérique, aussi bien du Nord que du Sud, doit être peuplée » (844).<sup>4</sup>

Une autre théorie, encore plus vivace, fut celle du mouvement agrarien, dont Jefferson fut l'un des vulgarisateurs les plus actifs avec Benjamin Franklin. Le modèle envisagé était celui d'une nation composée en majorité de petits propriétaires terriens, l'agriculture étant considérée comme un remède aux maux de la société et à la corruption, ainsi que la condition essentielle, à long terme, d'une Amérique prospère et républicaine. Dans sa correspondance, Jefferson décrit tantôt les cultivateurs comme les « citoyens les plus dignes d'admiration » (818),<sup>5</sup> tantôt comme « les citoyens les plus précieux de l'État » (842).<sup>6</sup> Comme l'a dit l'historien américain Henry Nash Smith : « La perception [...] selon laquelle l'Ouest, en attente d'être peuplé, promettait l'expansion indéfinie d'une société reposant sur la simplicité du modèle agricole devint la garantie la plus certaine que les États-Unis conserveraient leurs institutions républicaines » (128).<sup>7</sup> Mais il faut lier cette interprétation à la vision d'un territoire hospitalier, comportant peu d'obstacles naturels jusqu'à l'Océan Pacifique, corollaire indispensable de ce rêve d'une « république agrarienne ».

Cependant, Jefferson savait que ces aspirations ne sauraient éviter une question : celle des nations amérindiennes, de leur statut et de leur devenir. Sur ce point, les opinions de

---

<sup>4</sup> “Our confederacy must be viewed as the nest from which all America, North & South is to be peopled.”

<sup>5</sup> Lettre du 23 août 1785 :

“... the most valuable citizens.”

<sup>6</sup> Lettre du 28 octobre 1785 :

“The small landholders are the most precious part of a state.”

<sup>7</sup> “The perception [...] that the waiting West promised an indefinite expansion of a simple agricultural society became the most certain guarantee that the United States would for a long age maintain its republican institutions.”

Jefferson oscillent entre une réalité crue, celle de faire de ces territoires une zone réservée aux nations déplacées vers l'Ouest (voire aux esclaves affranchis, comme l'a récemment affirmé l'historien Peter S. Onuf) et le rêve de voir les nations amérindiennes s'assimiler aux colons pour constituer un peuple proprement « américain », distinct des populations européennes — ce qui démontre les contradictions dans la pensée de Jefferson, puisque cela s'oppose aux théories anglo-saxonistes précédemment énoncées. De manière plus générale, il convient d'affirmer que le contexte historique, celui de la fondation récente des États-Unis, prêtait aux rêves les plus audacieux.

Cependant, pour accomplir ce souhait d'extension et s'affranchir de l'influence du Vieux Continent, le commerce constituait une première étape capitale. D'abord réticent envers cette activité, Jefferson la considéra ensuite comme un moyen privilégié d'étendre l'influence des États-Unis sur le continent, avant d'en arriver à une domination proprement politique. Dans une lettre de mars 1784 adressée à George Washington, il souligne l'importance nouvelle que le commerce avait acquise à ses yeux :

Le monde entier devient commercial. Nous devons donc nous efforcer de partager une portion aussi grande que possible de cette source moderne de richesses et de pouvoir. [...] Mais, malheureusement, la navigation sur l'Hudson est déjà ouverte et connue dans la pratique ; notre propre voie est encore à ouvrir. C'est alors que le commerce avec l'Ouest commencera à se mettre en marche et à prendre sa direction. Il nous appartiendra alors d'ouvrir nos portes à celui-ci. (787-8)<sup>8</sup>

Dans ce domaine, il faut préciser qu'il s'agissait aussi de battre en brèche le monopole des compagnies britanniques dans le commerce des fourrures. Dans l'esprit de Jefferson, un rêve principal se situe au confluent de toutes ces idées : la découverte du légendaire « Passage du Nord-Ouest ». Il s'agissait d'une voie de communication naturelle menant à l'Océan Pacifique, mentionnée pour la première fois en 1576, alors que les géographes se rendirent compte qu'un océan séparait l'Amérique de l'Asie. Sa découverte était d'un intérêt capital, non seulement pour le développement du commerce vers l'Asie, mais pour le pays qui le découvrirait en premier et pourrait ainsi étendre son influence, toujours en suivant la course du Soleil. On retrouve ainsi l'anglo-saxonisme, voire des conceptions d'ordre maçonnique, mais les États-Unis reprenaient à leur compte les rêves des premiers explorateurs espagnols du continent, lesquels souhaitaient découvrir l'Asie en même temps qu'une civilisation fabuleuse regorgeant de richesses. Au fil des siècles, cette idée d'un nouvel Eldorado s'était

---

<sup>8</sup> “All the world is becoming commercial. We must then in our defence endeavour to share as large a portion as we can of this modern source of wealth & power. [...] But unfortunately the channel by the Hudson is already open & known in practice; ours is still to be opened. This is the moment in which the trade of the West will begin to get into motion and to take it's direction. It behoves us then to open our doors to it.”

effacée au profit de la conception d'un territoire hospitalier, particulièrement après les explorations françaises du XVII<sup>e</sup> siècle — celles de Marquette et Cavalier de la Salle. Cependant, l'idée de ce Passage persistait et les rêves d'expansion, non seulement des États-Unis, mais de la civilisation occidentale, y restaient associés. Le Passage du Nord-Ouest constituait, dans l'autre sens de rotation de la Terre, l'équivalent d'un nœud gordien : le pays qui le découvrirait et le « dénouerait » se rendrait maître de l'Asie. En vertu du rôle qui leur était assigné dans l'Histoire, les États-Unis devaient être le pays à qui devrait échoir cette glorieuse entreprise.

Mais, surtout, cette expansion vers l'Ouest assurerait aux États-Unis une indépendance totale vis-à-vis de l'Europe et leur permettrait de faire basculer leurs activités économiques vers l'Océan Pacifique, ouvrant une nouvelle ère pour le pays, laquelle s'apparenterait à un nouveau « temps historique ». Elise Marienstras confère même un sens biblique à ce rêve d'un affranchissement total : « Il s'agit d'une histoire qui se situe dans le temps très long de l'accomplissement de la volonté divine. Il a fallu que les Hébreux franchissent la Mer Rouge pour sortir de l'histoire de l'Égypte ; après la traversée du désert, la nation juive recommence l'histoire selon le plan divin » (76). Ce souhait, transposé sur le territoire américain, est récurrent dans la correspondance de Jefferson. Il écrit ainsi, dans une lettre de 1797, une phrase pouvant être interprétée de cette manière : « C'est à peine si je puis me contenir de partager le souhait de Silas Deane qu'il y ait un océan de feu entre nous et l'Ancien Monde » (1044).<sup>9</sup> Cependant, il convient de rappeler que Jefferson considérait cette extension comme un projet à long terme en même temps qu'une répétition de « l'esprit de 1776 ». <sup>10</sup> Comme l'a affirmé Peter S. Onuf dans *The Mind of Thomas Jefferson*, l'incorporation de nouveaux États s'apparentait à « une révolution permanente, qui reproduirait le commencement de la nation par la multiplication de nouveaux États républicains et autonomes » (107).<sup>11</sup> Tous ces rêves étaient donc indissociables de l'extension du territoire.

---

<sup>9</sup> "I can scarcely withhold myself from joining in the wish of Silas Deane, that there were an ocean of fire between us & the old world."

<sup>10</sup> Cette expression doit être interprétée dans un contexte proprement politique : pour Jefferson, il s'agissait d'un retour aux principes de la Déclaration d'Indépendance, dévoyés par les Fédéralistes lors de la Convention de Philadelphie et de la rédaction de la Constitution Fédérale. Cependant, il s'agissait aussi d'un esprit « d'indépendance » à proprement parler : en se tournant vers l'Ouest, la Jeune République réaffirmerait sa volonté de s'affranchir des liens qui la retenaient toujours à l'Europe et, plus particulièrement, aux Britanniques, dans le domaine du commerce. En engageant un tel mouvement, la nation américaine resterait donc fidèle à ses principes fondateurs et à sa volonté d'accomplissement.

<sup>11</sup> "A permanent revolution, reenacting the nation's beginnings in the multiplication of new, self-governing republican states."

## 2. Des tentatives de mise en œuvre mitigées.

Une citation extraite du premier discours d'investiture de Jefferson en tant que président des États-Unis fournit une transition adéquate entre la première et la deuxième partie. Il déclara, ce 4 mars 1801 : « Une nation en plein essor, qui s'étend sur des terres vastes et fertiles, dont les navires traverseront les mers, chargés des riches productions de son industrie, [...] avançant avec rapidité vers des destinées bien au-delà de ce que l'œil d'un mortel peut voir » (492).<sup>12</sup> Ses différentes aspirations devaient donc bien mener à une mise en application politique et Jefferson souhaitait œuvrer en vue d'établir « une union encore plus parfaite » (*a more perfect Union*), pour reprendre le préambule de la Constitution Fédérale. Mais tous les hommes politiques de l'époque ne partageaient pas ses opinions. Les dirigeants du Parti Fédéraliste considéraient l'expansion vers l'Ouest comme un danger pour la République. Selon eux, les territoires inexplorés devaient servir de zone tampon entre les États-Unis et les puissances européennes. Mais, surtout, la création et l'incorporation progressive de nouveaux États affaiblirait l'État fédéral, en vertu des théories de philosophes tels que Montesquieu, selon lesquels une démocratie ne pouvait être mise en œuvre que sur un territoire restreint et bien délimité. Jefferson contourna cet obstacle en affirmant que l'expansion ne nuirait pas à l'Union et, au contraire, renforcerait ses liens. Il s'agissait d'une application de « l'esprit de 1776 » à un territoire plus vaste.

Dans cette optique, il est aisé de considérer l'achat de la Louisiane à la France, en 1803, comme la preuve la plus tangible de l'expansionnisme jeffersonien, mais cet événement relève plus de ce qu'il est possible d'appeler une « opportunité historique », une occasion à saisir pour contrecarrer les éventuelles visées de la Grande-Bretagne ou de l'Espagne sur les régions situées à l'ouest du Mississippi. Les événements futurs lui ont donné une signification autre et, comme l'a dit Paul Valéry, « l'Histoire justifie ce que l'on veut. »

En fait, la tentative la plus concrète de mise en œuvre des idéaux chers à Jefferson fut, sans doute, le lancement de l'expédition Lewis et Clark. En juin 1803, le président avait donné au capitaine Lewis, son secrétaire particulier, des instructions pour remonter le Missouri, explorer les Territoires du Nord-Ouest et découvrir « la voie navigable la plus directe et la plus praticable à travers le continent, à des fins commerciales » (1127).<sup>13</sup> Bien entendu, il s'agissait de découvrir enfin le Passage du Nord-Ouest, mais aussi d'explorer ces

---

<sup>12</sup> “A rising nation, spread over a wide and fruitful land, traversing all the seas with the rich productions of their industry, [...] advancing rapidly to destinies beyond the reach of mortal eye.”

<sup>13</sup> “... the most direct & practicable water communication across this continent, for the purposes of commerce.”

régions mal connues, voire inconnues, dans le but d'établir des connaissances scientifiques à leur sujet. En cela, les instructions données à Lewis se situent dans la droite ligne des *Notes sur l'État de Virginie* et l'on retrouve le besoin de classification précédemment énoncé. Les membres de l'expédition devaient faire un relevé précis des espèces animales et végétales qu'ils découvriraient et les listes dressées par Jefferson dans ses instructions s'apparentent à un inventaire, comme dans ce paragraphe consacré aux Amérindiens :

Par conséquent, vous chercherez à connaître : [...] les noms de leurs nations et leur population ; l'étendue et la limite de leurs possessions ; leurs relations avec d'autres tribus ou nations ; leur langage, leurs traditions, leurs monuments ; leurs occupations ordinaires dans l'agriculture, la pêche, la chasse, la guerre, les arts ; leur nourriture, leur habillement et leurs traditions domestiques. (1128)<sup>14</sup>

L'expédition Lewis et Clark, commandée par les deux capitaines du même nom, s'élança de Saint Louis en mai 1804 et cette entreprise représentait la projection des idéaux de Jefferson vers des régions inconnues : des connaissances objectives devaient valider les représentations précédentes, mais le but scientifique en dissimulait un autre, d'ordre politique. Lewis et Clark, en effet, transportaient avec eux une provision de médailles à double face sur lesquelles étaient gravées, d'un côté, deux mains serrées surmontées d'un calumet de la paix et d'une hache croisés, avec, en haut et en bas, les mots *Peace and friendship* (« paix et amitié ») et, de l'autre, une effigie du président Jefferson, datée de 1801, accompagnée de l'inscription : *Th. Jefferson President of the U.S.* Ces inscriptions correspondaient, elles aussi, à la mise en œuvre d'un rêve de Jefferson, celui d'établir des relations d'ordre commercial avec les nations amérindiennes, puis faire en sorte qu'elles s'allient aux États-Unis et, progressivement, s'incorporent à la nation américaine, le portrait du président au revers de la médaille rappelant que la République était, désormais, une puissance politique à part entière, capable d'étendre son influence et de rivaliser avec l'Espagne ou la Grande-Bretagne.

Si Jefferson prit plusieurs mesures pour appliquer ses théories et valider ses conceptions du territoire, les résultats immédiats furent plus que mitigés. Le retour de l'expédition Lewis et Clark, en septembre 1806, n'apporta pas les connaissances escomptées. Les deux capitaines prouvèrent que le Passage du Nord-Ouest n'existait pas et que la navigation jusqu'au Pacifique constituerait une tâche ardue, voire impossible. Les Territoires

---

<sup>14</sup> “You will therefore endeavor to make yourself acquainted [...],  
with the names of the nations & their numbers;  
the extent & limits of their possessions;  
their relations with other tribes or nations;  
their language, traditions, monuments;  
their ordinary occupations in agriculture, fishing, hunting, war, arts, [...];  
their food, clothing, & domestic accommodations.”

de l'Ouest n'étaient pas une région uniformément hospitalière, mais un territoire rude, que seuls des hommes tout aussi rudes parviendraient à conquérir. En cela, le retour de l'expédition s'apparenta à un *fall from Grace*, voire à un rêve brisé. La tentative de Jefferson de mettre en valeur ses apports lors d'une session du Congrès, en décembre 1806, au cours de laquelle il affirma que l'expédition avait, « pour services rendus, mérité la reconnaissance de leur pays » (527),<sup>15</sup> relève davantage du vœu pieux. Cependant, quelques années plus tard, John Jacob Astor s'aventura dans ces régions et noua bien des relations commerciales avec les nations amérindiennes, preuve qu'une expansion de ce type eut tout de même lieu — mais à un rythme moins rapide que ne l'aurait permise la découverte de l'hypothétique Passage.

La révélation de la véritable nature du territoire fait apparaître, en retour, les théories précédentes comme des illusions, y compris celles de Jefferson, puisqu'elles reposaient sur une image différente de ce territoire même. En ce qui concerne les relations avec les nations amérindiennes, il est possible d'affirmer que la politique suivie au cours des décennies qui suivirent alla à l'encontre des théories les plus idéalistes de Jefferson : l'expropriation de leurs terres par les colons et le déplacement des nations vers l'Ouest (citons les Osages en 1816 ou, encore, les Cherokees en 1838) contredisaient sa volonté d'assimilation parfois énoncée, tout au moins la volonté de « paix et d'amitié » inscrite sur les médailles que transportaient Lewis et Clark. La question de l'esclavage mérite également d'être mentionnée dans cette partie : Jefferson était favorable à son abolition, mais considérait qu'il fallait que les esclaves affranchis aillent s'établir en Afrique pour fonder un gouvernement démocratique. En 1809, à la fin de son deuxième mandat, puis en 1820, lors du débat autour de l'inscription de l'esclavage dans la constitution de l'État du Missouri, il réitéra ce souhait et, en 1822, l'*American Colonization Society* acheta un territoire en Afrique de l'Ouest pour que les esclaves affranchis l'occupent. On lui donna le nom de Liberia, mais cette expérience, encore une fois, même si elle se situait dans la droite ligne des théories de Jefferson, n'eut pas les résultats attendus.

### **3. La pérennité de l'influence de Jefferson dans l'histoire des idées.**

Si l'on considère tous les événements qui se produisirent au cours du XIXe siècle dans la conquête du territoire, il est impossible et illégitime de tout attribuer à Jefferson. Les événements ne lui ont pas donné raison, dans le sens où ils se sont en partie réalisés, mais

---

<sup>15</sup> “Messrs. Lewis and Clarke (sic) have by this arduous service deserved well of their country.”

d'une manière totalement différente de celle imaginée par ce dernier. Néanmoins, il est possible de déceler une persistance de nombre de ses théories, si l'on s'intéresse à l'histoire des idées. Malgré les apports de l'expédition Lewis et Clark relatifs à la véritable nature des Territoires de l'Ouest, les idées agrariennes et le mythe de la Pastorale persistent dans le domaine des arts et dans de nombreuses représentations. *Ceres in the Garden of the World*, une gravure anonyme datant de 1819 (<<http://xroads.virginia.edu/~hyper/hns/yoeman/garden.html>>), valide cette hypothèse, tout comme les tableaux postérieurs d'artistes tels que Asher Brown Durand, dont l'une des toiles les plus célèbres, *The American Wilderness* (1853), reste encore fortement influencée par la Pastorale. Le personnage de l'explorateur Daniel Boone (1734-1820), originaire du Kentucky, fut abondamment représenté tout au long du XIXe siècle, mais il figurait souvent à côté d'une charrue, symbole de la persistance des idées agrariennes et de l'extension d'un mode de vie rural vers l'Ouest.

Il existe donc bien une continuité des idées chères à Jefferson tout au long de l'histoire américaine, mais d'autre part, l'esprit de conquête qui, de manière rétrospective, semblait caractériser ses écrits fut maintes fois remis au goût du jour, dans le but de vivifier l'esprit de cette nation. Ainsi, lors des célébrations du centenaire de l'expédition Lewis et Clark, à Portland, en 1905, le président Theodore Roosevelt affirma que l'expédition et, donc, Jefferson, avaient « préparé le chemin pour [l']essor du commerce dans le plus grand des océans » (Fresonke et Spence 165).<sup>16</sup> Comment ne pas déceler dans cette phrase une évocation de l'expansion commerciale qu'aurait déclenchée la découverte du mythique Passage du Nord-Ouest ? Plus troublant encore, le détail d'une affiche annonçant ces mêmes célébrations représente les deux capitaines accompagnés d'une allégorie des États unis et les trois personnages marchent vers l'Ouest, vers l'océan et vers une lumière que l'on pense être d'origine divine. L'expansion vers le Pacifique représenterait ainsi la condition *sine qua non* du destin glorieux auquel était vouée la nation américaine. Il s'agit d'un « rêve jeffersonien » à proprement parler, mais utilisé de manière rétrospective, ou plutôt intemporelle. La chronologie et la vérité s'effacent au profit de la persistance d'un espoir renouvelé, lequel s'applique à la nation américaine tout entière.

Le regain d'intérêt dont bénéficie l'expédition Lewis et Clark depuis plusieurs décennies s'inscrit dans le même mouvement et, dans de nombreuses représentations, il est possible de déceler des thèmes proprement jeffersoniens. Deux exemples sont révélateurs :

---

<sup>16</sup> “making ready the way for [the] ascendancy in the commerce of the greatest of oceans.”

tout d'abord, les toiles peintes par l'artiste Olaf C. Seltzer dans les années 1930, telles que *Lewis' First Glimpse of the Rockies* ou *Captain Lewis at the Black Eagle Falls of the Missouri River* (toutes deux datées de 1934) sont agencées de manière similaire. Lewis domine à chaque fois le paysage et sa posture rappelle celle de Moïse contemplant la Terre Promise à la fin du *Deutéronome*. Enfin, en 2004, l'artiste Stuart H. Morse peignit plusieurs tableaux regroupés sous le titre de *Lewis and Clark Commemorative Paintings* (<[http://www.morsefineart.com/Lewis%20and%20Clark/lewis\\_and\\_clark\\_commemorative%20paintings.htm](http://www.morsefineart.com/Lewis%20and%20Clark/lewis_and_clark_commemorative%20paintings.htm)>). Dans ces toiles, l'artiste tente de livrer les représentations du territoire américain dans « l'imagination collective » à l'époque de l'expédition. En effet, au lieu de la peinture d'un territoire rude et inhospitalier, ces toiles bien agencées sont habitées par une atmosphère paisible, voire bucolique, comme s'il s'agissait d'une résurgence de la vision agrarienne que partageait Jefferson. Ce mélange entre passé et présent, où des constructions récentes se mêlent aux conceptions antérieures de ces régions, débouche sur une vision intemporelle et idéalisée du territoire.

Pour conclure, le mythe s'est, pour ainsi dire, substitué au rêve et les thèmes jeffersoniens ont été réutilisés de la même manière dont Jefferson souhaitait perpétuer « l'esprit de 1776 », celui d'un renouvellement permanent, lequel reste sans doute la preuve la plus concrète de la persistance de ses théories, placée dans un « temps du rêve ». La pertinence de la citation d'Elise Marienstras se trouve ainsi renforcée : par le rappel des idéaux chers à Jefferson, on recommence l'histoire des États-Unis, mais ce mouvement perpétuel repose donc sur une conception à la fois cyclique et intemporelle de l'Histoire, puisque l'on tente de replacer la nation dans l'esprit de l'époque. En cela, il s'agit d'une illusion, mais, pour perpétuer un tel souvenir, « on recommence par le milieu », pour reprendre la formule de Deleuze. Ce jugement s'applique parfaitement aux rêves de Jefferson, qui se trouvent à la croisée de deux époques bien distinctes : l'héritage des idéologies du XVIII<sup>e</sup> siècle et les bouleversements qui accompagnèrent le début du XIX<sup>e</sup>.

### Ouvrages cités.

- Fresonke, Kris, and Spence, Mark (ed.). *Lewis and Clark : Legacies, Memories, and New Perspectives*. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 2004.
- Horsman, Reginald. *Race and Manifest Destiny : The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*. Cambridge (Massachusetts) and London (England) : Harvard University Press, 1981.
- Jefferson, Thomas. *Writings*. New York : The Library of America, 1984.
- Lavender, David. *The Way to the Western Sea : Lewis and Clark across the Continent*. 2e éd. Lincoln and Lincoln : University of Nebraska Press, 2001.
- Marienstras, Elise. *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*. Paris : François Maspero, 1977.
- Onuf, Peter S. *Jefferson's Empire : The Language of American Nationhood*. Charlottesville (Virginia) and London (England) : University Press of Virginia, 2000.
- . *The Mind of Thomas Jefferson*. Charlottesville (Virginia) and London (England) : University Press of Virginia, 2007.
- Smith, Henry Nash. *Virgin Land : The American West as Symbol and Myth*. Cambridge (Massachusetts) and London (England) : Harvard University Press, 1950.